

ANTIRESSE

N° 416 | 19.11.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Ce que je crois au sujet du conflit en Palestine

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

Fragilité du lien

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

Loi de programmation militaire: décryptage philosophique

PASSAGER CLANDESTIN: NICOLAS BONNAL

Ciné-autopsie

*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Ce que je crois au sujet du conflit en Palestine

NOS ÉCRITS, POURTANT PEU INCENDIAIRES, AU SUJET DU CONFLIT EN TERRE SAINTE, NOUS ONT VALU D'AVANTAGE D'INCOMPRÉHENSION ET DE COURROUX QUE TOUT CE QUE NOUS AVIONS PU DIRE SUR LA PANDÉMIE OU L'UKRAÏNE. IL EST PEUT-ÊTRE UTILE DE FAIRE UNE MISE AU POINT D'ENSEMBLE.

J'ai exprimé ma position sur le conflit en Terre Sainte dans un entretien sur Antithèse enregistré le 30 octobre dernier (en particulier dans cet extrait) et rien ne m'incline deux semaines plus tard à y changer quoi que ce soit.

Je peux compléter cependant, à la lumière des nombreux messages qui me parviennent, et qui expriment l'incompréhension, le doute ou le désarroi. Je mets de côté ceux, parfaitement symétriques, qui m'accusent d'être un agent sioniste ou un suppôt du Hamas.

«POURQUOI NE CONDAMNEZ-VOUS PAS CLAIREMENT ISRAËL (OU LE HAMAS)?»

De la position exprimée lors de cet entretien, on peut retenir ceci: d'abord, que ce que fait Israël à Gaza est bien selon moi un crime de guerre; que le Hamas, en l'occurrence, est l'«ennemi idéal» soigneusement cultivé par les extrémistes sionistes; enfin, tout cela étant posé, que je considère déplacé et néfaste de prendre parti lorsqu'on n'est pas charnellement lié à l'un des camps en présence. Cela ne fait que perpétuer le cycle de la violence, qui ne mène qu'à l'extermination.

Comme l'écrit Eric Werner (AP415), la seule issue possible à ce conflit est le pardon mutuel, et nous n'y aiderons pas en pointant du doigt un camp où l'autre. Je veux bien être emporté par des émotions, mais uniquement par les miennes, *les miennes propres*, et non celles imposées de l'extérieur par un emportement collectif.

J'ai connu une situation analogue où j'ai été charnellement impliqué: la guerre contre la Serbie dans les années 1990. Même alors, je ne demandais pas à nos amis français de «militier pour la Serbie» mais de «penser par leur propre tête» et d'agir en conséquence. C'était plus efficace. La plupart, curieusement, ne le comprenaient pas.

Notre condamnation, à nous simples civils européens, ne constitue qu'un sédatif pour conscience agitée. Elle ne contribue en rien à la compréhension des choses, ni à l'effort de dialogue qui doit en découler.

«GAZA, UN CRIME DE GUERRE? ET L'UKRAINE ALORS?»

Certains me reprochent de dénoncer le crime de guerre à Gaza quand je ne parle pas des crimes de guerre russes en Ukraine. Voyons entre quoi et quoi ils essaient de tracer des équivalences.

En moins d'un mois, si l'on en croit les rapports palestiniens, les bombardements israéliens auraient fait plus de victimes civiles à Gaza que les vingt mois de guerre en Ukraine, les deux camps confondus. Même si on les met en doute,

la tactique de destruction urbaine parle d'elle-même — utilisez des bombes plus petites, comme a piteusement supplié Blinken. Ceci sur une population «cible» au moins dix fois plus réduite (2,5 millions d'habitants contre 25 à 30 millions en Ukraine, on ne sait plus très bien).

En Ukraine, la stratégie russe fait son possible pour éviter les victimes civiles. Celles-ci sont bien entendu inévitables. La Russie, jusqu'à ce jour, considère les Ukrainiens comme un peuple «frère» (selon Poutine) et affirme s'en tenir strictement à la mission initialement définie pour son opération militaire spéciale: démilitarisation et dénazification. Même si l'on écarte l'argument humanitaire et sentimental, cela se comprend: Moscou ne veut pas dresser contre elle plus qu'il n'est nécessaire une population dont elle risque, en fin de compte, d'avoir la charge(1). A Marioupol et ailleurs, les forces russes ont sacrifié des milliers des hommes au «nettoyage» des immeubles à la grenade plutôt que de se livrer au tapis de bombes — «et Dieu reconnaîtra les siens!»

Les bombardements russes n'ont jamais désorganisé la vie civile en Ukraine, ni tenté de le faire, comme en témoignent le va-et-vient détendu des responsables occidentaux à Kiev ou les nombreuses vidéos de *parties* enragées ou de rassemblements urbains publiées sur les canaux ukrainiens (et qui soit dit en passant soulèvent l'ire des soldats ukrainiens eux-mêmes, mitraillés dans leurs tranchées).

S'il y a une force qui vise délibérément les civils en Ukraine, c'est l'armée ukrainienne, dont les bombardements sur la ville de Donetsk n'ont jamais cessé (quelque 145'000 projectiles tombés sur la République de Donetsk depuis février 2022 selon le représentant de la Russie à l'ONU, et encore 8 morts et 72 blessés civils dans la semaine du 6 au 12 novembre dernier), ce au moyen des armes que l'OTAN lui fournit (HIMARS, ATACMS, canons CAESAR, obus à sous-munitions). Le fait que l'OTAN n'ait jamais conditionné ces livraisons par leur usage strictement militaire rend l'organisation complice de ces crimes routiniers contre l'humanité.

Le contraste entre le soutien des médias et des politiques européens à la politique d'Israël et leur vertueuse condamnation de la guerre russe est un monument d'hypocrisie(2).

«ISRAËL EST UN ALLIÉ DE L'EUROPE CHRÉTIENNE»

L'argument était déjà flétri en l'an 2000, mais il revient avec un curieux entêtement. En quoi Israël serait-il un rempart de l'Europe ex-chrétienne?

Je ne le vois pas très bien.

Israël est aujourd'hui avec la Turquie le meilleur allié de l'Azerbaïdjan dans son nettoyage ethnique du Haut-Karabakh et ses agressions répétées contre le territoire arménien. Et s'il reste aujourd'hui à la malheureuse Arménie un soutien qui ne soit purement verbal, c'est l'Iran chiite. On se souviendra aussi

qu'Israël a protégé et soigné les djihadistes combattant le gouvernement internationalement reconnu de Bachar el Assad en Syrie, l'une des dernières aires de liberté confessionnelle pour les chrétiens d'Orient. La géopolitique est un jeu cruel et sans âme. Ajoutons encore que l'on a noté ces derniers mois une multiplication de gestes hostiles envers les chrétiens de Jérusalem de la part de juifs ultraorthodoxes, ceux-là mêmes qui forment le fer de lance du régime Netanyahu.

«L'OCCIDENT... QU'EST-CE QUE L'OCCIDENT?»

«Vous parlez sans cesse d'Occident. Mais mon pays, ce n'est pas l'Occident. Et moi, je ne suis pas l'Occident... Et la France de Saint Louis? Et l'Espagne de Charles Quint? Ne mettez pas tout dans le même sac.»

Qu'est-ce alors que l'Occident? Le soldat dans sa tranchée ne voit jamais le plan de la bataille. L'unité d'action et de pensée de l'«Occident» n'est devenue visible pour les populations occidentales qu'à partir du moment où elles-mêmes ont commencé à en subir les effets néfastes que les populations extérieures connaissaient déjà.

En des temps plus heureux, chaque nation avait le sentiment de vivre souverainement de sa propre vie. Il suffisait de mettre un pied à l'est de Vienne ou au sud de Lampedusa pour voir les choses autrement. Personne d'autre que l'Europe n'a jamais colonisé la Terre entière. Personne d'autre, surtout, n'a songé

à imposer aux autres ses propres valeurs en tournant tout leur héritage en dérision(3). L'islam radical le voudrait, semble-t-il, mais il lui manque la supériorité managériale et technique.

L'Occident est, politiquement, le conglomérat ethnique et civilisationnel développé sur les décombres de l'Empire romain d'Occident (justement!), c'est-à-dire le Saint Empire Romain-Germanique, dont les Etats-Unis même sont l'un des surgeons. Et, oui, la France de Saint Louis et l'Espagne de Charles Quint font partie du noyau historique de l'Occident. Ceci n'est contesté par aucun historien.

Sans s'égarer dans les arguties historiques et philosophiques, on peut assez précisément définir les contours de l'Occident contemporain dans son extension concrète. C'est l'ensemble des pays où

1. l'ultracapitalisme économique règne sans contrepoids;
2. l'économie est plus financiarisée et tertiaisée que basée sur la production;
3. les frontières nationales sont poreuses ou fondues dans des entités supraétatiques;
4. la religion officielle est celle du révisionnisme woke et de la diversité sexuelle (LGBT).

Ce dernier point est à la fois le plus caractéristique et le plus difficile à accepter. Eric Werner, en particulier, l'a souvent soulevé, en rappelant que l'idéologie officielle d'un régime est toujours celle que l'on n'a pas le droit de contester. En ce moment, le blasphème contre le néoféminisme, l'inclusivité et l'honneur offensé des

minorités constitue le délit verbal le plus dangereux.

Bref, nous tenons là un critère discriminant: *l'Occident moderne englobe tous les pays où les gay prides défilent avec l'appui du système politico-médiatique, sans opposition notable de la population et sans protection policière massive*. Des pays (comme la Serbie) qui ne peuvent se permettre de les prohiber pour des raisons de politique étrangère — et mobilisent plus de policiers qu'il n'y a de manifestants pour assurer leur sécurité — se trouvent en lisière de l'Occident. Ceux qui (comme la Hongrie) s'efforcent de les bannir sont en voie d'exclusion. Les pays qui aujourd'hui affirment haut et fort la primauté de la loi naturelle sont les ennemis de l'Occident, quelle que soit par ailleurs leur religion officielle.

«ISRAËL EST UN REMPART DE L'OCCIDENT»

En ce sens, oui, mais c'est plus complexe. «Porte-avions de l'Amérique», comme l'a récemment encore défini Robert F. Kennedy Jr, Israël est un paradoxe vivant et une incarnation de la schizophrénie occidentale. C'est à la fois un pays fois gouverné par des extrémistes religieux et un pays qui se targue d'être le plus LGBTisé au monde. C'est à la fois un régime ultrabelligueux et une plateforme de vrai débat politique au sein du monde occidental hypernormalisé.

En revanche, le nettoyage ethnique de Gaza, selon moi, ne met pas seulement en péril la survie même

d'Israël au milieu d'un milliard de musulmans exaspérés. Il justifie aussi le ressentiment et la haine des communautés musulmanes en Europe à l'égard des gouvernements qui soutiennent cette opération. Le terrorisme qui en résultera ne frappera bien évidemment pas les apparatchiks, mais bien la population qu'ils représentent, souvent malgré elle.

**«DE QUOI VOUS PLAIGNEZ-VOUS ?
ON A TOUJOURS FAIT AINSI.»**

Eric Werner, encore, me signale que la destruction de Gaza n'a rien de si exceptionnel au vu des pratiques de guerre ordinaires de l'Occident. C'est même selon lui typique du concept de guerre clausewitzien, frontal et brutal, qui vise l'anéantissement de l'adversaire à n'importe quel coût. (Du vivant de Clausewitz, certes, les civils n'entraient pas dans la ligne de mire.)

De fait, Gaza s'inscrit dans une continuité. On peut penser aux bombardements de zone sur Hambourg et sur Dresde, mais aussi aux destructions massives de la guerre de Corée, aux deux millions et demi de morts de la guerre du Vietnam (sur dix ans) et à ses conséquences environnementales de longue haleine telles que la défoliation des forêts par l'agent orange. On ne peut oublier non plus le demi-million d'enfants morts en Irak, un coût humain que la secrétaire d'Etat Albright estimait «valoir la peine», ni la pollution criminelle des sols d'Irak et du Kosovo par l'uranium appauvri.

L'Occident, en son temps, a codifié la guerre et inventé le droit humanitaire. Il a omis de préciser que ces principes n'étaient qu'à usage externe(4). En réalité, le crime de guerre est indissociable de la guerre occidentale — et de la guerre tout court. Sauf que personne d'autre n'a sérieusement eu l'idée de le mettre hors la loi.

C'est pourquoi les tapis de nos palais, en Occident, sont tissés à égales parts de crime et d'hypocrisie. Et c'est peut-être pourquoi l'Occident anglo-saxon — mieux encore que les autres régimes totalitaires, Allemagne hitlérienne et URSS — a développé une omniprésente industrie du divertissement.

Jamais ce mot de divertissement n'a été plus proche de son sens pascalien: distraire la vue et l'esprit des réalités qui vous interrogent. La propagande de masse à travers le cinéma et les séries a joué un rôle capital dans l'étouffement de ces réalités, en donnant aux Anglo-Américains un rôle chevaleresque dans des opérations qui le plus souvent n'étaient que des boucheries, et en leur attribuant indûment le mérite décisif dans la défaite de l'Allemagne.

Tout cela ressort aujourd'hui à la lumière de l'horreur en Palestine — et nous met dans une position délicate. Comment peut-on condamner Netanyahu quand on n'a rien dit contre Bush, Clinton, Obama et Biden, responsables de millions de morts civiles à eux tout seuls? Et quant on n'a rien fait contre nos propres gouvernements qui leur

servent la confiture? Netanyahou est un mal visible — un suprémaciste juif explicite, brutal et sans complexe —, mais les démocrates bon teint devant qui nous déroulons encore le tapis rouge sont du point de vue de leurs actes tout aussi sanguinaires que lui.

A vrai dire, le massacre israélien s'inscrit de fait dans une continuité du crime dont, d'une certaine manière, nous avons tous été les bénéficiaires — à ceci près qu'elle n'a jamais été aussi visuellement documentée qu'aujourd'hui. La sécurité et la prospérité de nos foyers est assurée par un ogre. Comme je l'ai écrit ailleurs, nous sommes les filles de l'ogre — celui de la fable du petit Poucet —, gâtées mais polies, qui

n'ont jamais eu le culot de demander à papa d'où venait leur pitance. Des filles chéries et choyées que papa, dans un instant de fringale, a quand même fini par dévorer.

NOTES

1. Une partie de ces victimes, comme l'a relevé le communicant ukrainien Arestovitch, résultent aussi des ratés de la DCA.
2. Rémy de Juste Milieu en a dressé un comparatif impartial, et c'est très édifiant.
3. Voir à ce propos Ludwig Wittgenstein: *Remarques sur le "Rameau d'Or" de Frazer* (L'Age d'Homme).
4. Personne, par exemple, n'a été inculpé et encore moins jugé pour les crimes de guerre délibérés commis par l'OTAN pendant les 78 jours de bombardement des populations de Serbie en 1999.



ENFUMAGES par Eric Werner

Fragilité du lien

NE CONCÉDONS PAS À L'ENNEMI UNE TROP FACILE VICTOIRE. NE NÉGLIGEONS PAS CES LIENS SOCIAUX, DE CONNIVENCE, D'AMOUR OU D'AMITIÉ, QUI SONT NOTRE REMPART FACE À L'ATOMISATION ET À LA DÉSHUMANITÉ.

Pour G., in memoriam.

Les relations humaines sont chose fragile, il n'est pas sûr qu'on en ait suffisamment conscience. On ne les soigne pas toujours comme il le faudrait. Et donc, bien souvent, elles se brisent, comme lorsqu'on divorce, mais pas seulement. On agit souvent avec légèreté dans ce domaine, en pensant que les choses sont toujours rattrapables (ce qu'elles sont parfois, mais pas toujours). On les laisse ainsi se dégrader, jusqu'au moment

où l'on se rend compte qu'il faudrait peut-être réagir pour empêcher qu'elles ne se dégradent encore davantage, car autrement elles pourraient *effectivement* ne plus l'être: ne plus être rattrapables. Si on le voulait vraiment, on pourrait encore les rattraper. Mais cette volonté nous fait souvent défaut, on se dit que ce n'est pas si important. On a autre chose à faire. Etc. Et c'est sans doute là qu'on se trompe: car c'est au contraire *très* important. Mais on ne

le sait pas encore, ce n'est que plus tard qu'on l'apprendra.

UN IMPERCEPTIBLE GLISSEMENT VERS LE GOUFFRE

Bref, l'écart se creuse insensiblement, sauf qu'à un moment donné il devient béant. On cesse de se voir et de se parler. On est à moitié conscient de ce qui se passe, mais à moitié seulement. On n'est pas exactement dans le déni, mais au moins l'évitement. Puis c'est la rupture. On se retourne alors sur le passé en se demandant comment on a pu en arriver là, quelle en est la raison. C'est arrivé comme ça, chaque chose en entraînant une autre. Ce retour sur le passé s'accompagne le plus souvent d'un regret: regret d'avoir laissé ainsi les choses se dégrader. On se reproche à soi-même sa propre légèreté dans la vie. Car, encore une fois, les relations humaines demandent du soin: en demandent parce qu'elles sont à la fois fragiles et précieuses. Mais cette prise de conscience est tardive, elle ne survient qu'après coup. Loin d'accompagner l'événement, elle le complète plutôt: le conclut.

Il est intéressant aussi de voir comment les choses ensuite évoluent. De nombreuses études ont été consacrées à ce qu'on appelle le «travail de deuil», lequel désigne notre rapport aux êtres qui ont compté pour nous dans la vie, mais qui sont passés de vie à trépas: comment se fait ce travail de deuil, si tant est qu'il se fasse. Car, le plus souvent, il ne se fait pas. On ne surmonte pas la

douleur liée à la perte d'un être cher, tout au plus cette douleur se transforme-t-elle avec le temps (et nous transforme-t-elle). En fait les morts continuent à vivre en nous, à vivre d'une vie qui est peut-être (sans doute, même) leur seule et vraie vie après la mort. De beaux livres ont été écrits à ce sujet.

Semblablement, on pourrait s'interroger sur ce qui se passe quand des gens autrefois proches de nous s'éloignent de nous ou que nous nous éloignons d'eux, au point qu'ils disparaissent de notre horizon. Cet éloignement est assurément autre chose que la mort, mais il lui est aussi assez semblable. Là aussi la personne continue de vivre en nous, alors même que nous avons cessé de la voir et de lui parler. La différence réside dans le fait que nous savons que cette personne est toujours physiquement en vie, mais comme nous avons cessé de la voir et de lui parler, souvent même depuis de longues années, des décennies même, elle est pour nous comme morte, au sens où, tout comme les morts eux-mêmes, elle ne survit plus (pour nous) qu'en nous et dans nos pensées.

Mais justement elle survit, impossible de dire le contraire! Là encore, on peut prendre l'exemple du divorce. En théorie, les ex-conjoints deviennent étrangers l'un à l'autre. Du passé faisons table rase. Les ex-conjoints («mon ex») suivent parfois de longues thérapies pour essayer de l'effacer. Mais c'est assez artificiel. Du passé (de celui-là comme

d'autres plus petits ou plus grands) on ne se débarrasse jamais comme cela. Qu'on le veuille ou non, il continue à nous habiter: nous-mêmes et nos pensées. Et l'on ne parle même pas ici de nos rêves, mais de notre pensée consciente. En permanence on se demande: mais que devient-il (ou elle)? Que fait-il (ou elle)? Il en va de même de nos anciens amis ou amies: de ceux/celles avec lesquels on a partagé un certain nombre de choses: que devient-il (ou elle)? Là aussi, le deuil a de la peine à se faire: en réalité il ne se fait pas.

Parfois aussi l'inconscient collectif s'en mêle, il maintient le contact (ou la communication). C'est notamment le cas quand il se passe des choses graves (une mort prochaine, par exemple). Beaucoup en ont fait l'expérience. D'une certaine manière, donc, on continue à se voir et à se parler. Sauf qu'on ne sait pas trop comment cela se fait.

Bref, pour reprendre notre fil, on sait à peu près comment les gens gèrent leur rapport aux morts, beaucoup moins en revanche leur rapport aux vivants qui sont comme morts: les absents, en d'autres termes. Il faudrait ici réfléchir sur l'absence. Quel est le statut d'un absent encore en vie, mais qui a disparu de l'horizon: que nous avons cessé depuis

des années de voir (alors même qu'il continue à nous habiter).

LES TROIS ORDRES

Les relations personnelles sont de plusieurs ordres: de trois en fait. Allons du plus superficiel au plus profond. On a tout d'abord ce qui relève du social: ce qu'on veut dire quand on dit que l'homme est un animal social. En tant qu'animal social, l'individu passe son temps à échanger avec ses semblables. Il échange des biens et des services, mais aussi des paroles. L'échange de biens et de services est constitutif de l'économie, l'échange de paroles de la politique. C'est un premier niveau relationnel. À l'autre extrémité, nous avons ce qui relève de l'amour. C'est le niveau le plus profond. On se donne à l'autre tout entier, et réciproquement. À la limite, on ne peut même plus ici parler de relation, puisque pour qu'il y ait relation, il faut qu'il y ait deux termes indépendants l'un de l'autre (entrant, il est vrai, en relation mutuelle). Si l'on se donne à l'autre tout entier, cette indépendance disparaît.

Reste le niveau intermédiaire. Schématiquement, il correspond à ce qu'on appelle l'amitié. L'amitié est un moyen terme entre ces deux extrêmes que sont d'un côté l'amour et de l'autre la politique et

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

l'économie. Elle n'a pas beaucoup de rapport à l'économie, mais beaucoup en revanche à la politique. C'est ce que pensait du moins Aristote. Une bonne constitution, disait-il, est celle où les citoyens sont amis les uns des autres. Très certainement aussi l'amitié est en lien avec l'amour. Mais elle ne se confond pas avec lui. À certains égards, même, elle s'oppose à lui, comme l'a bien montré La Bruyère dans le chapitre «Du cœur» des *Caractères*. Il insiste en particulier sur le fait que l'amitié «se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce», ce qui n'est pas le cas de l'amour, qui naît, dit-il, «brusquement».

Pour l'équilibre de l'être humain, ces trois ordres de relations sont importants, mais en particulier celui du milieu. L'amitié est notre respiration. Mais on retrouve ici ce que nous disions au début. Ces relations ne vont pas de soi. Il est même dangereux de le penser. Car en le pensant, on les expose au risque, justement, de se dégrader. On a parlé plus haut de leur fragilité. Cette fragilité vient de là: de ce qu'on croit qu'elles vont de soi. Or ce n'est pas le cas. Nous payons souvent cher notre désinvolture à leur endroit. Dans les premiers

âges de la vie, cela ne porte pas trop à conséquence. Elles se remplacent vite et relativement facilement. Il en va différemment plus tard dans la vie. Et donc les gens se retrouvent souvent très seuls. Ils se disent alors qu'ils auraient dû se montrer plus attentifs, plus soigneux, etc. Ce sont des choses d'un grand prix, mais dont, encore une fois, on ne mesure le prix que quand elles nous font défaut.

Se dire aussi que ce n'est pas pour rien que les régimes totalitaires s'emploient en permanence, comme ils le font, à détruire le lien social, à isoler les individus les uns des autres (on l'a encore vérifié lors de la récente pandémie). Car elles jouent un rôle de rempart protecteur. En sens inverse, résister au totalitarisme, c'est d'abord résister à l'atomisation sociale, créer ou recréer du lien. Et bien sûr aussi, autant que possible, le maintenir s'il existe déjà.

- Illustration: Jim Carpenter, «Solitude avec autrui».

LECTURES SUGGÉRÉES

- La Bruyère, le chapitre «Du cœur», dans *Les Caractères*.
- Adèle van Reeth, *Inconsolable*, Gallimard, 2023.



LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Loi de programmation militaire 2024-2030 : décryptage philosophique

LA POLITIQUE INCARNÉE PAR CETTE LOI EST UNE OPPRESSION ABSOLUE DES CITOYENS SACRIFIÉS POUR LA GUERRE TOTALE SANS LIMITES NI FRONTIÈRES, SOUS LE JOUG D'UN ÉTAT DE MENACE PERMANENT, QUI SE CONTREFICHE BIEN DE LA DIGNITÉ, DE L'INTÉGRITÉ PSYCHIQUE ET PHYSIQUE, DE LA JUSTICE, DE LA MORALE, DU DROIT À LA VIE ET DES EFFORTS DIPLOMATIQUES POUR LA PAIX.

«L'esprit aura raison du nombre. Et il faut que le nombre le sache, avant qu'il soit trop tard. Et si, d'aventure, le nombre avait raison de l'esprit, c'en serait fait de l'humanité». (André Suarès, *Vues sur l'Europe*.)

Dans le premier volet de décryptage juridique de la Loi de programmation militaire 2024 à 2030, nous avons appris qu'il ne s'agissait pas d'un banal renouvellement du

corpus juridique existant. Le fait le plus surprenant est que cette Loi a été votée dans l'indifférence médiatique la plus totale, alors que le gouvernement proposait ses propres amendements au Parlement, ce qui aurait dû réveiller de leur torpeur les juristes et experts du Droit.

«L'affreux danger de l'Europe, aujourd'hui, est qu'elle est régie par des policiers tout-puissants et

sans vergogne, des souverains à la Machiavel», nous disait Suarès en 1935. Aujourd'hui, en France, le Prince peut, à tout moment, et sur décret, réquisitionner tous les biens, services, corps et esprits («aptitudes psychiques et physiques»), selon son bon vouloir arbitraire («menace prévisible», «montée des périls», «préparation plus précoce»), qui ne serait en outre pas vraiment un danger imminent sur la sécurité de l'État («intervenir le plus en amont»), au sujet de la crise sanitaire et de l'Ukraine), et qui justifierait en outre la réquisition de Français à l'étranger selon les territoires d'intervention requis.

La cible est claire: les biens, les esprits et les corps de la population civile, à partir des collègues et jusqu'à 74 ans, à l'exception des femmes enceintes et des personnes handicapées. Les autres femmes sont particulièrement ciblées pour servir les armées — «avec la féminisation des grades militaires dans le respect de la langue française» —, de même que la jeunesse: «un effort particulier de sensibilisation aux carrières de la défense sera réalisé auprès des établissements scolaires.» En cas de menace, le décret présidentiel. En cas d'urgence, le décret du Premier ministre.

ÉTAT D'EXCEPTION, ÉTAT D'URGENCE, ÉTAT DE MENACE

Selon la philosophie politique, la fraude totalitaire sur le Droit consiste dans la problématique suivante: légitimer l'état d'exception. Prenons le

cas de l'État nazi. Hitler promulgua le 28 février 1933 un «Décret pour la protection du peuple et de l'État», qui suspendait les articles de la constitution de Weimar relatifs aux libertés personnelles. Le décret ne fut jamais révoqué, si bien que tout le Troisième Reich peut être juridiquement considéré comme un état d'exception qui a duré douze ans. Le philosophe Agamben nous dit, dans *État d'exception, Homo sacer* (2003):

«Le totalitarisme peut être défini, en ce sens, comme l'instauration, par l'état d'exception, d'une guerre civile légale, qui permet l'élimination physique non seulement des adversaires politiques, mais de catégories entières de citoyens qui, pour une raison ou une autre, semblent non intégrables dans le système politique. Dès lors, la création volontaire d'une urgence permanente [...] est devenue l'une des pratiques essentielles des États contemporains».

Or, et la nuance est de taille: avec cette LPM, nous ne sommes donc plus seulement dans «l'état d'urgence», incarné ici par le Premier ministre, mais dans «l'état de menace», incarné par le Président. Il n'y a plus nécessité d'une urgence, réelle ou fictive. La menace potentielle suffit. Qui pourrait nous garantir qu'aucune menace ne saurait surgir dans nos vies? En outre, la suspension de l'ordre juridique dans l'état d'exception, où tout le pouvoir est donné à l'exécutif, augmente d'un cran: la concentration de tous les pouvoirs dans les mains d'un seul.

Avec la LPM, voici l'enterrement définitif de la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, seul paravent à l'arbitraire politique (voir Montesquieu). *Avec l'état de menace surgit l'état de guerre perpétuelle.* La nécessité présente (quoique souvent fictive et fabriquée de toutes pièces), qui justifiait la transgression dans l'ordre totalitaire traditionnel devient nécessité potentielle. Nécessité, mais à venir. L'objection de conscience sera lourdement sanctionnée: cinq ans d'emprisonnement, et 500 000 euros d'amende. Quelle ironie que cette expression de la *novlangue*: la guerre totale, sous état de menace, est la preuve d'un «état de résilience». L'OTAN, nous dit-on, «considère depuis longtemps que la résilience est un moyen de dissuasion.» Il est évidemment question de «la résilience ukrainienne».

MENACE TOTALE, DÉFENSE TOTALE, RÉSILIENCE TOTALE...

«La résilience de la nation sera d'autant plus forte que le citoyen sera considéré comme un élément de la réponse» nous dit-on. Dans la guerre totale et perpétuelle, l'individu n'est plus un citoyen, mais un membre sacrificable corps et âme en vue de la «résilience nationale». Trauma de masse, résilience totale. Je songe aux propos de Suarès, encore:

«Qu'auront-ils à dire, ces prolétaires, et leurs dictateurs, si la science se met en branle et prend la défense de l'élite? Elle saura bien trouver l'engin terrible, la machine ou le poison, qui viendra réduire, d'un seul coup, un million de rats

noirs ou bruns, en mille fois mille charognes» (VE).

L'état de menace se réfère à autant d'alliances et de traités internationaux, de traités européens, de politique européenne de sécurité, de défense commune, en particulier d'autres théâtres d'opération, et de l'Alliance atlantique. Il est question «d'opération d'envergure», d'une «armée durcie et résiliente, apte à répondre à des situations d'intensité d'engagement diverses et potentiellement simultanées (crise sur le territoire national, singulièrement dans nos territoires d'outre-mer, menaces sur des ressortissants français ou engagement majeur).»

PROGRAMMATION MENTALE ET ENDOCTRINEMENT DE LA JEUNESSE

Cette loi parle de programmation mentale de la population. En un mot: d'endoctrinement. En particulier de la jeunesse. On y parle de «développer en France une culture du risque», auprès des citoyens, par «des politiques de sensibilisation et d'exercices pratiques à intervalles réguliers». On y parle de «service militaire adapté», de «service militaire volontaire», de «modification de la doctrine d'emploi des réserves et augmentation de ces dernières, organisation du tissu industriel, lien avec les collectivités territoriales et les établissements scolaires, participation accrue aux cérémonies patriotiques, encouragement de l'organisation d'actions mémorielles, etc.» Sparte aurait envié cette Nation toute dévouée corps et âme à la guerre.

Souvenons-nous de la première étape de programmation de la population, en mars 2020: «Nous sommes en guerre. [...] Et cela requiert notre mobilisation générale.» On y parle d'exercices militaires pour recenser et tester «en amont» les personnes, biens et services, pour une mobilisation «en fonction des menaces». Pour l'endoctrinement de la jeunesse, le texte est clair: les établissements scolaires doivent rendre visite aux unités de défense territoriale. Des «classes de défense» sont développées, «notamment pour les élèves de troisième». La guerre continue de s'immiscer chez les enfants, avec la mise à disposition des «gymnases» et des «piscines», définis comme «infrastructures militaires présentes sur le territoire de la collectivité», utilisés auprès de la population pour des entraînements militaires. Des cours dédiés «aux enjeux et à l'esprit de la défense» sont dispensés aux élèves des collèges et des lycées professionnels, avec la propagande militaire adéquate: «Des campagnes d'éducation aux médias et de sensibilisation à la désinformation à destination du public, notamment des jeunes générations, seront menées.» La censure est un incontournable de ce type de situations: lutter «contre les campagnes de désinformation visant à déstabiliser la France sur notre territoire et à l'étranger devient une priorité. Des évaluations régulières et approfondies seront menées pour tester notre capacité à réagir aux campagnes de désinformation, afin de déceler nos vulnérabilités

potentielles et d'y remédier.» Le port de l'uniforme est évoqué, car il est «susceptible de favoriser le “vivre ensemble” chez les élèves» et d'engendrer «un sentiment d'appartenance à la communauté nationale». Les élèves d'établissements scolaires doivent aussi occuper une place importante dans les cérémonies mémorielles en contribuant «à faire des commémorations nationales un moment fort de la transmission entre les anciens combattants et les combattants d'aujourd'hui». Or ce patriotisme n'en est plus un, puisqu'il s'agit d'alliances internationales et de territoires hors de la patrie et des intérêts mêmes de sauvegarde de la patrie. Ajoutons d'autres éléments: le travail forcé ou obligatoire ne saurait en être un, s'il est exigé dans le cadre de cette Loi. Il devient un «service exigé». La politique de cette LPM est une oppression absolue des citoyens sacrifiés pour la guerre totale sans limites ni frontières, sous le joug d'un état de menace permanent, qui se contrefiche bien de la dignité, de l'intégrité psychique et physique, de la justice, de la morale, du droit à la vie, des efforts diplomatiques pour la paix.

«LE FANTASME TOTALITAIRE EST D'ABORD UN FANTASME PÉDAGOGIQUE»

De 2020 (la déclaration de guerre) à 2023, les enfants ont subi diverses maltraitements: isolement, perte de repères (classes fermées, parfois au dernier moment, pour «un cas COVID»), intrusion sur les corps (masques, jusqu'à trois jetons pour

«respirer» par jour dans la cour, tests PCR avec maintien des corps pour subir l'intrusion nasale, injections expérimentales), soumission à l'autoritarisme (ex.: enfants de maternelle laissés à 13 degrés dans les classes en hiver), culpabilisation par les campagnes de propagande (ex.: l'enfant coupable de tuer ses grands-parents s'il s'en approche), conditionnement des réflexes (ex.: se maintenir à distance les uns des autres dans la cour de récréation), chute libre des apprentissages (ex.: délabrement de l'instruction publique, déploiement des écrans, angoisse traumatique entravant la sécurisation intérieure minimale nécessaire à tout développement cognitif et émotionnel), propagande massive avec incitation à la délation des opinions intrafamiliales (sur le «vaccin», etc.). Bernard Bruneteau, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Pierre-Mendès-France à Grenoble, écrit quelques remarques essentielles concernant l'enfant dans les régimes totalitaires: «Les régimes totalitaires ont mobilisé et instrumentalisé la jeunesse, privilégiée pour la malléabilité de ses comportements, le potentiel révolutionnaire de son énergie brute, son idéalisme sans limites.» Il parle d'«alliance entre l'enfant symbole d'innocence et l'ogre totalitaire.» Il faut absolument que la jeunesse totalitaire subisse la domination totale, et y participe tout à la fois. Encore plus important: «Le fantasme totalitaire est donc d'abord un fantasme pédagogique.» L'enfant devient une cellule destinée

au sacrifice pour le corps totalitaire. L'auteur poursuit: «l'État totalitaire sera un État pédagogue, en mettant l'enfant au centre de ses préoccupations, chargé d'éveiller, d'éduquer, de transformer, de récompenser, mais aussi de contraindre, de surveiller, de punir le matériau informe de la jeunesse». «Je veux une jeunesse brutale, impérieuse, impavide et cruelle», disait Hitler. Depuis le début de 2023, les enfants de France subissent le déploiement de masse de la «standardisation» sexuelle de la «pédagogie sexuelle» de l'OMS, dans les écoles, à partir de l'âge de 2 ans pour la France (âge où l'enfant ne parle pas, ce qui n'empêche pas les textes de commander l'instauration d'un «dialogue» avec lui sur la sexualité, cf. EDSSENS). En clair, un déploiement traumatique en collectivités, qui contrevient à tout le corpus juridique de protection des mineurs. Il existe dans l'Histoire au moins un autre régime ayant systématisé cette initiation sexuelle des enfants pour favoriser l'endoctrinement militaire.

Le régime nazi estimait en effet devoir encourager «l'éducation sexuelle» des adolescents, comme en témoigne un rapport remis à Bernhard Rust, ministre de l'Éducation du Reich, en 1935. L'ancrage de la *Freie Körper Kultur* (naturisme prônant l'osmose avec la nature) dans la société allemande, ainsi que la promiscuité des corps au sein des différentes organisations de jeunesse offraient un terreau fertile à cette entreprise. Hans Peter Bleuel, dans *Sex and Society in Nazi Germany*,

indique aussi que la plupart des superviseurs adultes des Jeunesses hitlériennes avaient des pratiques pédophiles sur les jeunes garçons. Le journal *Rheinische Zeitung* titra d'ailleurs en son temps: «Parents, protégez vos fils des “préparations physiques” dans les Jeunesses hitlériennes». En clair, protégez-les de l'endoctrinement par le viol.

Pour ceux qui ne cessent de me renvoyer à la figure que «j'exagère», qu'ils sachent combien je prie pour qu'ils aient raison!

SOURCES

- Freschi, A. et Gassiloud, T., 2022. *Mission d'information sur la résilience nationale*, Assemblée nationale, 23 février 2022, p.172).
- *Rapport annexé au projet de loi*

adopté n° 155 adopté par l'Assemblée nationale le 12 juillet 2023, signé par la présidente, Mme Yaël Braun-Pivet.

- *Étude d'impact — Projet de loi relatif à la programmation militaire pour les années 2024 à 2030 et portant diverses dispositions intéressant la défense*, 5 avril 2023, NOR: ARMD2305491L/Bleue-2.
- Mailänder, E. 2021. *Amour, mariage, sexualité. Une histoire intime du nazisme (1930-1950)*, Paris, Seuil.
- Yehiel De-Nur, 1961. *Piepel*, Londres.
- Bleuel, H. P. 1973. *Sex and Society in Nazi Germany*, NY, J.B. Lippincott Company.

Pain de méninges

TYPOLOGIE DES SUFFISANCES NATIONALES

Le Français est sûr de lui parce qu'il est convaincu de la séduction irrésistible, tant intellectuelle que physique, qu'il exerce sur tous, hommes et femmes. L'Anglais est sûr de lui parce qu'il est citoyen de l'État le mieux ordonné du monde et que, par conséquent, en tant qu'Anglais, il sait toujours ce qu'il doit faire et que tout ce qu'il fait en tant qu'Anglais est indubitablement bon. L'Italien est sûr de lui parce qu'il est excité et qu'il s'oublie facilement, lui et les autres. Le Russe est sûr de lui précisément parce qu'il ne sait rien et ne veut rien savoir, parce qu'il ne croit pas que l'on puisse vraiment savoir quoi que ce soit. L'Allemand est le plus sûr de lui, et le plus dur de tous, et le plus méchant de tous, parce qu'il s'imagine connaître la vérité, la science, une science qu'il a lui-même inventée, mais qui est pour lui la vérité absolue.

— Tolstoï, *Guerre et Paix*, t. III.

PASSAGER CLANDESTIN: Nicolas Bonnal

Ciné-autopsie

COMBIEN DE FOIS ME SUIS-JE DIT, EN CONTEMPLANT CES DERNIERS TEMPS L'AGONIE FRANÇAISE: N'EST-CE PAS QUE LA FÊTE COMMENCE À LA MODE PÉTAÏN? ET CES «ÉLITES» ROBOTISÉES, NE SEMBLANT-ELLES PAS SORTIES D'UNE PANTALONNADE POSTHUME DE JACQUES TATI? AVEC SON LIVRE SUR LA DISPARITION DE LA FRANCE AU CINÉMA, NICOLAS BONNAL MET DES IMAGES SUR NOS PLUS OBSCURES INTUITIONS. LE PARADOXE: EN ILLUSTRANT LA MORT DE LA FRANCE, IL LA REND PLUS VIVANTE QUE JAMAIS, UNE DERNIÈRE FOIS...

«Ce qui ne nous tue pas nous rend plus mous»

Nicolas Bonnal est un témoin frénétique pour un temps survolté. Il écrit sans ponctuation, sans majuscules, sans relecture, mais avec style. On l'avait repéré comme chroniqueur culturel dans le légendaire *Idiot international* de Jean-Edern Hallier, ce qui vaut bien — dans la musique moderne — un CV d'instrumentiste chez les *Mothers of Invention* de Frank Zappa. On l'a suivi sur des chemins que peu empruntent, et qu'il a fini par ouvrir pour les multitudes, notamment avec son livre sur *Mitterrand le grand initié* (Albin Michel, 2001). Avant cela, il avait levé un coin de rideau sur une gnose post-moderne avec *Internet, la nouvelle voie initiatique* (Les Belles Lettres, 2000), défini un itinéraire dans le labyrinthe métaphysique de Tolkien avec *Les univers d'un magicien* (1998).

Cinéphile érudit et enragé, détecteur captivé-dégoûté de toutes les odeurs de décomposition, contemplateur affermi par la foi orthodoxe de cette folle fin de civilisation, compileur de citations le plus raffiné de la *blogosphère* française, Bonnal a en plus ce talent rare de nous faire ressentir charnellement cette montée du chaos que

d'autres essaient de prouver par de fastidieux raisonnements. De sa retraite espagnole, il publie des livres, comme il dit, *à la vitesse du vent*, et je ne suis même plus sûr que *Destruction de la France au cinéma* soit son tout dernier. N'importe, c'est un livre unique. En 74 étapes arbitraires, 74 titres



du cinéma français d'après-guerre, Bonnal documente un processus historique et culturel d'une brutalité sans égale. Non pas le déclin, mais la pure et simple disparition, l'effacement *ontologique* d'une culture millénaire, d'un État-civilisation (comme diraient les Russes) qui fut l'axe du monde: la France. Ou comme l'écrit son talentueux préfacier, Pierre Le Vigan:

«Livre furieux, joyeux, caustique, exaspéré par

le monde moderne, mais pas haineux. Bonnal en long et en large. On ne s'en lasse pas. L'idée de départ est de montrer comment une certaine France a disparu. Une France prémoderne? Traditionnelle? Celle des vieux métiers? Celle des vieilles librairies, des bouquins papier et non des e-books? Celle des bistrotts? Un peu tout cela. Une chose est sûre. C'était la France que nous aimions.»

Le florilège régalien qu'il propose va

de *Farrebique* (1946) à *Fantômas* (1967). Son va-et-vient en apparence aléatoire dans le temps et les genres trace tout de même, pour finir, un entonnoir vers le néant au fond duquel miroite la lumière morte de *Buffet froid*, ce sinistre et génial tirer de rideau. La France des campagnes mystérieuses, des accents savoureux et des élans héroïques se dissout dans les cités dortoirs, les supérettes, la chansonnette cucul et le nivellement consommateur. Et le cynisme, autre nom du gel des âmes! Cynisme roublard, cynisme queutard, cynisme soixante-huitard, cynisme boutiquard, cynisme politicard...

Dans le préambule théorique de son catalogue terminal dialoguent René Guénon et Jacques Tati, Bernanos et Pasolini, Günther Anders et Michel Serres, et les observations d'Alexis Carrel embraient avec un « clic » rassurant dans les imprécations de Guy Debord. Campé au milieu de la scène, un chef militaire grand comme un menhir, raide comme une potence, semble catalyser toutes les illusions narcissiques de cette France enivrée de fausse gloire. Faut-il le nommer? Le constat de décès est,

ici déjà, incontestable, mais encore abstrait. Avec le choix de films qui l'illustre — et les commentaires acérés qui vont avec — Bonnal vous met le doigt sur la jugulaire du patient. Pour que vous n'alliez pas ensuite vous payer de mots en racontant que le cœur battait encore...

« Ne nous y trompons pas. Tous les films évoqués sont à voir, mais pas parce qu'ils sont des chefs d'œuvre... L'essentiel: tous sont significatifs d'un tournant dans les mœurs. Des symptômes, et parfois des fantômes... Le temps a tourné comme il arrive au lait. »

Le Septième art, à la suite de la grande littérature, est un matériel de preuve implacable. Bonnal sait en extraire tout le jus. Même si le propos est sombre, l'argumentation nous invite à parcourir encore une fois, dix fois, cent fois, ce jardin enchanté qu'aura été — jusqu'il y a peu — le cinéma français. Il faut donc lire son livre, et le revisiter lui aussi, tant les références sont foisonnantes et déroutantes. J'ai tout de même demandé à Bonnal de nous éclairer une ou deux allées de son jardin crépusculaire.

SEPT QUESTIONS À NICOLAS BONNAL

La mort de la France est un lieu commun parmi les dissidents modernes — lesquels remontent à Bloy, Céline, Bernanos, Caraco, Debord ou Muray. Pourquoi avoir ajouté une couche avec ce livre?

Je voyais une minute sur YouTube où le pauvre Michel Serres était mis en demeure par un présentateur de ne pas regretter le bon vieux temps. Moi aussi, souvent, je ne le regrette pas. L'histoire, c'est du bruit et de la fureur, mais aussi de la faim, pas de chauffage et pas de film du soir — le tout avec une mortalité fantastique! Elle n'a rien de marrant, l'Histoire, sauf dans le cerveau de ses minotaures manipulateurs. Je relis la bio de Balzac par Troyat et quelle prison tortionnaire que ces collèges cathos! Non,

j'ai voulu compléter mes études sur la Fin de l'Histoire par une référence au visible, donc au cinéma. On peut dire qu'il était resté une France un peu française, traditionnelle, coloniale, guerrière, aventurière (voir *Alerte au sud* de Jean Devaivre) jusqu'à de Gaulle (désolé...). Ensuite tout a basculé dans le modèle cybernétique, consumériste et immobilier des années 60: voir les Melville ou *Le Clan des Siciliens*. Le pays n'a pas décliné, IL A DISPARU et le néo-français, le *froncé* s'impose: c'est *Les Valseuses* (1973). La disparition physique de la France est nette dans *Playtime* de Tati et dans *Mélodie en sous-sol* de Verneuil. On fabrique un *homo global* qui n'a pas fini DE NE PAS faire parler de lui. Tout est

chez Guy Debord: le prolétaire est devenu consommateur. Sinon, la décadence est en effet un lieu commun depuis deux siècles en France (après les rois et Napoléon...).

Il y a la destruction de la France au cinéma et la destruction par le cinéma. Il y a des films-témoins du désastre et des films qui accélèrent le mouvement. Parmi ces derniers — œuvres ou cinéastes —, lesquels vous apparaissent les plus efficaces dans leur œuvre de corrosion?

Les films de Godard montrent bien l'émergence d'un individu scolarisé-crétin-industrialisé façon Léaud, fils de Marx et de Coca-Cola. Le Nouvelle Vague rompt avec le passé et on voit le crétin qui veut rouler américain, fumer américain, et même coucher américain (Jean Seberg) ; puis les Trente Glorieuses présentent l'addition salée et on voit arriver des monstres comme le boucher ou la bête qui ne mourra jamais dans *Que la bête meure*, le film de Chabrol (génial Jean Yanne). On a aussi les *Valseuses* qui montrent que le grand remplacement n'est pas qu'ethnique: il est physique, moral, ontologique. À partir des années 80, je considère qu'on est morts; Besson va montrer un hexagone devenu simple Bantoustan euro et lambda des USA. Le *françoustan*. On a le débile du *Grand Bleu*, puis *Le Transporteur* puis *Taken*. Un film qui montre bien l'écrabouillement fast food du pays par le football, c'est *Grégoire Moulin contre l'humanité* d'Artus de Penguern.

Les mauvais films, les navets, les films ratés semblent en dire davantage sur l'époque que les «grands» films. Pourquoi, selon vous?

Ce serait plutôt des films déplaisants. Le cinéma de Pialat est déplaisant, mais il montre l'horreur d'une France totalement postchrétienne: voyez *La Gueule ouverte*; le cinéma de Chabrol n'est pas marrant non plus. Il faut aussi voir que la critique («elle garde toujours son pouvoir de nuisance», me disait mon ami Jean-Jacques Annaud

sur qui j'ai publié un livre en 2000) a détruit le cinéma comme le reste des arts. C'est pourquoi j'ai remis mon texte sur Tolstoï dans la première partie théorique de mon livre (la deuxième, ce sont les films): il a compris dans son extraordinaire essai sur l'art que la critique et l'enseignement et le snobisme bourgeois allaient ou *avaient déjà* détruit l'art. Sexe, ennui, dépression, existentialisme, tout était déjà là. La bourgeoisie (caste liée à un État moderne et fort, explique Taine) est une caste eschatologique. C'est le scorpion qui coule la grenouille. Mais c'est aussi une classe révolutionnaire au pire sens du terme. Parlant de navets, je me souviens de la critique qui conchait *Le Tonnerre de Dieu* ou *Les Tontons flingueurs* devenus films cultes depuis: ce n'étaient que des films que l'élite festivalière trouvait mauvais.

Vous distinguez dans le lot le «prince» Guitry et le maintenez bien au-dessus de la mêlée. De quel esprit — souffle — Sacha Guitry est-il encore le porteur?

C'est marrant, je pensais en avoir donné plus d'un: Pagnol, qui arrête brutalement en 1955 (fin de notre vieille France? De la Provence?), Renoir, et bien sûr Cocteau dont j'ai déjà parlé dans mon essai sur le paganisme au cinéma. Mais tous ces princes sont nés au dix-neuvième, quand la France a encore des racines paysannes et païennes (le christianisme moderne depuis un siècle s'est merveilleusement adapté, Bloy ou Bernanos plus catholiques que moi l'avaient bien vu). Oui, Guitry, c'est un parfum d'Ancien régime, de France élégante et marrante, de beau langage et de bonne soupe. C'est aussi un lieu où on sent l'Être. *Le trésor de Cantenac* est un de ses chants du cygne, comme *Remontons les Champs-Élysées*, film où l'on sent que la défaite de Sedan et la Fin de l'Empire — et la fin de toute Restauration possible, que lamente aussi Dostoïevski dans son *Journal* — sonnent le glas d'une certaine

idée de la France. Après, elle n'est plus qu'un fantôme. Guitry, aussi, c'est la légèreté: on pouvait tout dire sans se prendre la tête. L'Esprit c'était la Lettre.

La France est une dormeuse qui s'est nourrie de son propre souvenir. Reste-t-il encore, malgré tout, un filon de la France éveillée? Si oui, où le trouver?

Non. Il ne reste rien. On peut toujours faire semblant. Comme je dis à ma femme, j'étais très nostalgique (nostalgie signifie avoir mal) dans les années 1990. Il restait des souvenirs des gens avec des talents, des villages, des petits vieux sympas, des dames bien élevées à l'ancienne, tout cela est mort. Il faut l'admettre. Euro, mondialisation et technologie nous ont donné le coup de grâce. On est chez les zombies. D'un coup on n'a plus eu de matériau pour nourrir cette nostalgie, et c'est ce qui rend cet abominable siècle plus supportable que le précédent. Le roi est mort, mort au roi. Le Français de souche est mort il y a longtemps. Les films de Jarmusch le montrent très bien, que c'est partout pareil. Ceux qui voyagent encore ou vivent à l'étranger me le confirment. Bien entendu, les vautours entonneront un refrain hostile. Normal, ils vivent de charognes.

Le soir, chez vous, après une journée passée à contempler l'effondrement général, quels films aimez-vous regarder?

Un bon western crépusculaire ou une comédie musicale de l'âge d'or. J'ai publié deux livres, sur les westerns dans une perspective guéronienne (ou plutôt schuonienne, référence proche de Tintin) et sur la comédie de l'âge d'or, de 1945 à 1960. J'adore *Tea for Two*; *La Belle de New York* et *Easter Parade* qui sont des films Americana, qui illustrent une nostalgie devenue impossible depuis (le peuple a été trop remplacé ou trop avili); c'est un genre US qu'on appelle Americana, et où on regrette

les années vingt ou même l'avant-guerre de 1914, ou l'avant Fed (car c'est la Fed de Warburg qui a mis fin aux USA). Comme Fred Astaire le dit dans les *Ziegfield Follies*, il n'y avait pas de taxes, pas d'impôts, pas de factures. On était dans un monde libertarien. En France, tout était déjà beaucoup moins drôle.

Quelles délectations nous reste-t-il qui ne soient pas moroses?

Bel oxymore, délectation morose... Mes délectations sont moroses. J'ai tout lu et surtout relu. Il faut comprendre qu'il n'y a pas tant de musiques, de films ou de romans ou d'essais qui soient bons. On peut se forcer à voir de mauvais films, mais on en a vite marre. Seuls les classiques (y compris au cinéma ou dans la chansonnette ou la série télé), a dit Nietzsche, ont fait leurs preuves. Le reste me fatigue. Donc si je revois un Kubrick ou *Le cavalier électrique* de Pollack, si je relis Racine ou Chateaubriand, il faut savoir que c'est la centième fois. Donc c'est morose. Mais cela reste une délectation. Ma femme aussi joue au piano du Grieg ou du Bach pour la centième fois: mais elle se délecte. Le plus dur, c'est les voyages devenus impossibles (voyez mon *Voyageur éveillé*): tout est devenu plus laid, plus technologique, plus cher, plus banal et homogénéisé. Les voyages ne valent plus la peine. On est comme au début du *Seigneur des Anneaux* (voir mon livre encore — je me fais insulter pour en écrire tant, ça c'est aussi une délectation) quand Bilbon dit qu'il se sent comme du beurre étalé sur trop de pain.

Pour le reste, il faut être actif comme mon épouse Tetyana: jardiner, cuisiner, aimer, jouer, prier. Et ne pas trop parler...

LECTURE RECOMMANDÉE

- * Nicolas Bonnal, *La destruction de la France au cinéma*, éd. Tatiana 2023.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 12 au 18 novembre 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Z vs Z. Toujours bien renseignées et ne manquant pas de sagacité, les analyses de «Simplicius le Penseur» sont à lire attentivement. Celle-ci décrit un régime kiévien aux abois, en proie aux règlements de compte internes et aux intrigues de cour: limogeages annoncés dans la Défense, guerre des deux Z (elensky et aloujny), visite imminente de la «Faucheuse», autrement dit du directeur de la CIA avec l'ordre de capitulation et le ruban de soie(!)... Toutes choses qui auraient pu être évitées si les mêmes parrains anglo-saxons n'avaient pas interdit à Z de signer la paix en avril 2022...

1. Plutôt que de les limoger, les sultans mandaient à leurs vizirs en disgrâce des rubans de soie qui abrégeaient les formalités administratives.

i-dicratie. L'intelligence artificielle peut-elle diriger le monde? Non, c'est évident, et Dmitry Orlov se contente de quelques pensées tapotées sur son smartphone pour démonter cette fable. Au passage, sa notice rédigée à la diable rappelle quelques vérités bien sonnées dans ce style lapidaire nappé de napalm qui lui est propre.

«Les systèmes d'IA peuvent être appliqués avec succès dans certains domaines limités. Il est préférable de les utiliser pour des fonctions normalement exécutées par des savants idiots. La question se réduit donc à ceci: Les idiots peuvent-ils diriger le monde? Non, mais ils peuvent diriger certains pays: les États-Unis, par exemple, ou la France, ou l'Allemagne, ou Israël. Leurs dirigeants sont des idiots; pas des idiots savants, mais des idiots tout court. Regardez Biden: dernier de sa classe à l'école de

droit, il n'a jamais eu de véritable emploi (le Congrès américain et la Maison-Blanche ne comptent pas). Arrêtons-nous là, car les autres sont encore pires.»

Manœuvres de coulisses. Bibi a-t-il «laissé faire» le Hamas aux premières heures du 7 octobre? A-t-il délibérément freiné la riposte? Beaucoup de monde se pose la question aujourd'hui, y compris notre ami et analyste stratégique Bernard Wicht. Dans cet entretien avec Amèle Debey, il va bien au-delà de cette séquence d'événements, reliant tous les foyers de conflit actuels dans une spirale de l'escalade vers... quoi? Sa réponse est nuancée:

«Je ne vois pas une Troisième Guerre mondiale sur le modèle des précédentes. Mais, avec le fait que le leadership américain s'évanouit à vitesse grand V, on peut avoir le déclenchement de conflits locaux, régionaux qui étaient gelés et qui peuvent se réveiller: l'Azerbaïdjan et l'Arménie en est un exemple. De même, la guerre en Syrie dure depuis 2011 et sert de réservoir de combattants au conflit dans le Caucase. Maintenant, il y a Israël et le Hamas. La Libye est en situation de chaos... Je vois plutôt un désordre généralisé, violent. Mais pas une Troisième Guerre mondiale. Je pense qu'on a plus les moyens de faire ça.»

In extremis. Tout s'était pourtant très bien passé, lors de cette rencontre au sommet USA-Chine! Le gouverneur Newsom avait fait balayer et astiquer San Francisco, les manifestants avaient été tenus au loin du cortège chinois, Joe Biden avait fidèlement lu son script avant de raccompagner le président Xi Jinping dans sa voiture avec un signe de connivence... Mais Xi n'était pas même encore monté dans l'avion que Biden, dans un entretien avec la presse, le qualifiait encore de dictateur... faisant crouler tout l'édifice diplomatique patiemment construit par ses conseillers. La bouille du secrétaire d'État Blinken,

au premier rang du par terre, à l'instant où oncle Joe lâche sa grosse gaffe, est digne d'un film de Lautner! «Oh le con! On est bon pour tout recommencer!»

Un éléphant dans la pièce! La Nouvelle-Zélande, certains s'en souviennent, a voulu, sous la grimace équine de la protégée de Davos Jacinta Ardern, imposer un régime de «zéro Covid». La vaccination y était pratiquement obligatoire et l'on inventait toutes sortes de sévices pour les mauvais citoyens qui essayaient de s'y soustraire. Or qu'apprenons-nous aujourd'hui? Que la surmortalité en 2023 dépasse de 70 % les chiffres de l'année précédente et que l'ensemble du système médiatico-politique s'est mis en quatre pour ne surtout pas en comprendre la cause. Citons un scientifique sur place, David Hatchard:

«Vous avez peut-être remarqué l'augmentation des articles de presse sur les turbocancers, les morts subites, les crises cardiaques, les accidents vasculaires cérébraux, les maladies rares et les tragédies familiales, mais quoi qu'on en dise, cela n'égratigne même pas la surface de ce qui se passe réellement. Le nombre de diagnostics et d'hospitalisations augmente également de manière vertigineuse. Comme pour les rapports sur les personnes décédées de manière soudaine et attendue, curieusement, personne ne mentionne le vaccin, "les explications vont du stress à la malchance et tout ce qui se trouve entre les deux".»

Voile de pudeur. Sans aucun rapport, sans doute, avec le sujet précédent: on nous signale que les tableaux statistiques antérieurs à 2022 concernant les infarctus du myocarde, les attaques cérébrales ou

encore le cancer ont disparu de la version électronique de l'Atlas statistique suisse au motif qu'ils ne sont pas comparables... mais comparables à quoi et pourquoi? Des esprits mal tournés songeraient-ils aux prétendus effets indésirables du raisinage? Comparaison n'est pas raison, on le sait bien... (MNL)

Leçon de sagesse. Le professeur Jean-Claude Pont est un oiseau rare dans la communauté scientifique. Mathématicien, historien des sciences, grand alpiniste, il s'est notamment fait connaître en réfutant la vulgate obligatoire du réchauffisme climatique. Cet grand entretien tranquillement incorrect réalisé par la RTS est à savourer!

«Je ne m'oppose pas systématiquement aux positions dogmatiques, je m'oppose au mensonge. Il y a des positions dogmatiques qui sont vraies, et donc je ne m'y oppose pas. C'est le mensonge, ou l'injustice, qui m'ont mis en mouvement tout au long de mon existence.»

L'Unique. Eh oui: fut un temps où les orchestres des télévisions nationales accompagnaient les grands poètes. Ainsi celui de la RAI en 1977 au service de la Série des nombres d'Angelo Branduardi, magnifique hymne ésotérique à la paix.

«...elles sont quatre les pierres de Merlin, Qui affûtent les épées des héros... Unique est la mort, rien au-delà, rien de plus...»

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



L'ancien temple. Caux, 12.10.2023.

L'austérité protestante elle-même s'avoue vaincue devant le charme d'un tel écrin de verdure. J'imaginai les sorties de culte aux dimanches de mai, la libération des enfants, la conversation des dames... Ces temples ressemblent aujourd'hui aux vaisseaux échoués d'une civilisation éteinte.